

## Sommaire de ce numéro

<b>L'atelier Philo :</b>	<b>2</b>
<b>Le café philo :</b>	
La paix est-elle seulement l'absence de guerre ?	2
Bibliographie	7
Qu'est-ce qu'être naturel ?	7
<b>Le Divan Littéraire :</b>	<b>10</b>
<b>Bulletin d'adhésion :</b>	<b>12</b>

## Agenda d'Agoraphilo

08/06/2019 à 9h30	<b>Atelier philo</b>	Marx, actuel ?
15/06 à 19h30	<b>Café-Philo Noisy</b>	Qu'est-ce qu'un individu ?
24/06 à 19h00	<b>Divan Littéraire</b>	<i>Sept contes gothiques</i> , de Karen Blixen
26/06 à 20h00	<b>Café-philos Chelles</b>	Qu'est-ce qu'être naturel ?
29/07 à 19h00	<b>Divan Littéraire</b>	<i>La perle</i> , de John Steinbeck
26/08 à 19h00	<b>Divan Littéraire</b>	<i>Le meurtre de Roger Ackroyd</i> , d'Agatha Christie & <i>Qui a tué Roger Ackroyd?</i> , de Pierre Bayard
14/09/2019 à 9h30	<b>Atelier philo</b>	Marx, actuel ?
21/09 à 19h30	<b>Café-Philo Noisy</b>	La paix est-elle seulement l'absence de guerre ?
25/09 à 20h00	<b>Café-philos Chelles</b>	Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?
30/09 à 19h00	<b>Divan Littéraire</b>	<i>Beloved</i> , de Toni Morrison

**E**ditorial :

L'été arrive. Et avec lui, un autre rituel de notre association : le pique-nique du premier dimanche de juillet. Il a lieu, comme d'habitude au 4 allée de la Grotte, à Noisy-le-Grand, le 7 juillet à partir de 12h. Parcontres'y inscrire avant auprès de nous.

A noter aussi que le Divan Littéraire ne s'arrête jamais...

Participez, et faites participer à tous nos rendez-vous

Le président

## Informations pratiques :

### Les Café-Philo de Noisy-le-Grand ont lieu

le 3<sup>ème</sup> samedi du mois, à 19 h 30 précises  
à la Maison pour tous Marcel-Bou,  
8 rue du Dr Sureau, 93160 Noisy-le-Grand

### Les Café-Philo de Chelles sont organisés

le 4<sup>ème</sup> mercredi du mois, à 20 h 00 précises  
salle située au 19 rue de l'ilette, à Chelles (accès par la rue Gambetta)

*tout l'historique, l'actualité et les à-côtés des café-philos sur*  
[www.agoraphilo.com](http://www.agoraphilo.com)

### Les Divans Littéraires ont lieu :

Le 3<sup>ème</sup> ou 4<sup>ème</sup> lundi du mois, à partir de 19 h 00  
Au 93 rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand,

**La suite des débats sur** [ledivanlitteraire.wordpress.com](http://ledivanlitteraire.wordpress.com)

# Atelier philo

L'atelier philo est un lieu de débat qui questionne des textes, des auteurs – où chacun peut présenter ses interrogations, exprimer ses critiques...

L'entrée est libre : aucune condition de diplôme, d'âge, etc. n'est exigée. Chacun peut y prendre part.

Sous une seule condition : veuillez vous annoncer à l'avance en téléphonant au 01 43 04 46 37

Venez participer à ces discussions qui se poursuivront toute la saison.

## L'Atelier Philo à lieu, généralement le 2<sup>ème</sup> samedi du mois, à 9 h 30, au 4 allée de la Grotte, Noisy-le-Grand

Cette année :

Nous nous intéressons au déterminisme, au matérialisme et la place de la liberté ou de la conscience humaine, en particulier grâce aux écrits philosophiques de Karl Marx, mais aussi de ses glorieux prédécesseurs.

Qu'est-ce que Marx peut nous apporter aujourd'hui ?

L'atelier philo propose une démarche qui devrait être naturelle : lire les textes de Marx lui-même d'abord, et ne le commenter et discuter qu'ensuite.

Des « outils » sont mis à la disposition des participants : les définitions des principaux concepts pour permettre de comprendre de quoi il s'agit quand le texte examiné parle par exemple de classe, ou de plus-value, ou de capital et de salariat...

Chacun peut donc les mettre en question.

---

# Le café-philo

Eugène Calschi

Noisy-le-Grand, 21 septembre 2019

## La paix est-elle absence de guerre ?

Ce sujet a déjà été traité dans un de nos cafés philo, et j'emprunte pour commencer deux ou trois points de son compte rendu :

Aristote disait :

"l'homme exclu de la cité est passionné de guerre" ;

Et Montesquieu :

"un peuple qui en opprime un autre n'est pas libre"

[Une erreur, Montesquieu était très loin d'une telle conception du peuple : l'auteur en est Lénine, dans le *La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*]

Si on ouvre le Larousse, la première acception pour la paix est :

"Situation d'un pays qui n'est pas en guerre".

Donc un concept uniquement posé comme le contraire d'un autre - ce qui rappelle des questions que l'on a déjà vues : des définitions de couple indissociable du style Yin/Yang : la Vie / la mort ; L'ombre / la lumière ; La souffrance / la joie ».

En fait, le Larousse fait ici une fois encore preuve

de son incompétence. Ce genre de définition n'apprend rien à personne : ce n'est guère plus que dire que le cerisier est l'arbre qui produit les cerises, et les cerises sont les fruits du cerisier.

La question des « couples indissociables » est au contraire d'un grand intérêt. Elle est un constat, celui de la réalité que les choses sont en elles-mêmes contradictoires : dans un aimant, le pôle sud est indissociable du pôle nord. Si on coupe un aimant en deux, on a dans chaque partie à nouveau un pôle sud et un pôle nord.

Aristote l'avait déjà souligné.

Une conclusion potentielle de ce constat que les contradictions sont constitutives du réel : paix et guerre seraient indissociables. Mais voyons cela de plus près.

Commençons par ce que nous montre la réalité des relations internationales – dans le cas de la France en particulier -, et ce depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, période que tout le monde considère comme une période de paix

particulièrement longue.

Énumération limitée à ce qui a été rendu public – et à ce que j'en connais :

1945 : répression par l'armée et l'aviation des émeutes de Constantine

1946-1954 : guerre du Vietnam

1947 : écrasement du mouvement de libération de Madagascar : des dizaines de milliers de morts

1953 : participation à la guerre de Corée

1954 – 1962 : guerre d'Algérie

1956 : guerre contre l'Égypte (nationalisation du canal de Suez)

Sous Giscard d'Estaing : participation à la guerre civile au Katanga

Sous Mitterrand : participation au génocide au Rwanda

Cependant sous Chirac : refus de participer à la première guerre du Golfe contre l'Iraq

1999 : Démembrement de la Yougoslavie : participation aux bombardements de l'Otan contre la Serbie.

Ce qui n'empêche nullement personne d'affirmer que depuis la guerre mondiale il n'y a pas eu de conflit en Europe. Comme si seuls devaient être pris en compte les conflits armés entre la France et l'Allemagne.

Sous Sarkozy : guerre contre la Libye, participation à la deuxième guerre du Golfe et à la guerre contre le gouvernement syrien sous prétexte de lutte contre Daesh

Sous Hollande : poursuite de l'engagement en Syrie, participation aux opérations de guerre au Sahel.

Sous Macron : mêmes opérations de guerre.

Bilan : sauf dans les années 1963-1969 – période où De Gaulle va perdre peu à peu le pouvoir – la France a été continuellement en guerre depuis 1945.

D'où plusieurs questions :

Comment se fait-il que l'opinion publique croie notre pays en paix depuis la guerre mondiale ?

Quelle est la réponse à la question posée, celle des rapports entre la paix et la guerre ?

Quelle est la cause -ou quelles sont les causes – de cette permanence des guerres ?

Quelques éléments de réponse à la première question :

- D'abord la censure pure et simple : ceci pour le massacre de Constantine, celui de Madagascar. Encore aujourd'hui, peu de gens en ont entendu parler. L'histoire a été écrite par les massacreurs.

Pour la guerre de Corée : un nombre limité de soldats de métiers y ont été envoyés – et la presse ne parlait guère que du rôle des Américains et des Chinois.

Pour la guerre du Vietnam : le contingent n'a pas été envoyé au Vietnam, seuls sont partis les soldats de métier et des volontaires auxquels le gouvernement a fait croire qu'il s'agissait d'en finir avec les séquelles de la guerre mondiale.

Mais l'opposition en France même a été forte : grèves (notamment de dockers refusant de charger les navires en partance pour l'Indochine), blocage de trains (Raymonde Dien, une jeune communiste s'est couchée sur les rails devant l'un d'eux – un héroïsme que l'on prend grand soin d'oublier au profit du jeune Chinois détournant un char place Tian An Men).

- Ensuite : le mensonge. Pour la guerre d'Algérie : il était entendu qu'il n'y était pas question de guerre. On ne parlait que des « événements d'Algérie ». Et depuis des générations, on enseignait qu'il s'agissait là non d'un pays conquis et colonisé, mais de trois départements français.

La résistance algérienne a rendu indispensable l'envoi du contingent, ce qui a peu à peu changé la donne politique. L'usage de la torture contre les Algériens a été dénoncé par un livre, *La Question*, d'Henri Alleg, qui en avait été victime, le scandale a secoué la IV<sup>e</sup> République, un général a démissionné, signe d'une crise dans l'armée. La crise financière rendait difficile son financement en parallèle à celui, très lourd, de la création de l'arme atomique. Tout ceci a poussé la IV<sup>e</sup> République à sa chute et au coup d'Etat du 13 mai 1958 instaurant le régime actuel.

- Troisième procédé : les prétextes humanitaires, ou les droits de l'homme. Pour le Katanga, comme pour le Rwanda, le mensonge pur et simple : il s'agissait selon les autorités d'opérations humanitaires, pour sauver des colons européens menacés dans le premier cas, pour protéger les victimes dans le second

Dans le cas du bombardement de la Serbie, il s'agissait de combattre un criminel de guerre, Milosevic, chef du gouvernement serbe – mais ceci au profit immédiat d'un autre criminel, le chef de la mafia albanaise, encore aujourd'hui au pouvoir, malgré les efforts du Tribunal international – et surtout au profit stratégique à plus long terme de l'Allemagne et des États-Unis. On a donc parlé d'« ingérence humanitaire »

Pour la Libye, comme pour l'Iraq : il fallait punir un dictateur.

L'ingérence humanitaire a été un slogan à la mode. Il semblait en effet pouvoir être de nouveau utilisé à l'avenir. On l'a oublié aujourd'hui.

Une première conclusion : cette ribambelle de prétextes et de mensonges semble devoir reposer sur un socle commun. Au-delà de l'exemple de la

France : quelles sont les causes profondes de ces guerres, de leur quasi permanence ? A cette troisième question contribuera la réponse à la deuxième

Quelques éléments de réponse à la deuxième question, celle des rapports entre la paix et la guerre. Il semble que nous disposions de deux types de réponse.

D'abord, celle de Clausewitz, un général prussien de l'époque des guerres napoléoniennes :

« La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens »

(Clausewitz)

Clausewitz avait de bonnes raisons pour fonder son assertion : l'exemple des guerres napoléoniennes.

Michel Foucault a renversé, dit-on, la thèse de Clausewitz :

« C'est la politique qui est la continuation de la guerre par d'autres moyens, et non l'inverse. »

Ce qui suppose que la guerre est l'état normal des relations internationales, un état que la paix viendrait déranger. La réalité était dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle celle de la « guerre froide », course aux armements entre deux superpuissances, et guerres locales épisodiques entre Etats plus ou moins vassalisés, d'une part, guerres de libération nationale des peuples colonisés d'autre part

Le fait est que dans l'ensemble, il n'y a guère eu de période de paix universelle. Mais une analyse théorique ne peut pas se limiter à une réalité temporaire.

La symétrie de ces réponses interroge. Dans les deux assertions, on trouve des entités abstraites, la politique et la guerre comme si chacune était homogène et était une réalité autonome : LA politique et LA guerre.

D'autres substituent à la politique la diplomatie. Ce qui ne semble pas nous faire avancer.

L'Antiquité a résumé son expérience dans une formule choc :

« Si vis pacem para bellum » [si tu veux la paix, prépare la guerre]

Et la préparation n'a jamais manqué de se justifier par le déclenchement de nouvelles guerres

L'Eglise, au moyen âge, a cherché à limiter l'emploi d'armes jugées trop dangereuses et à instaurer des périodes de trêve obligatoire. Il fallait tout de même laisser les paysans préparer et faire les moissons.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a commencé à penser – ou à rêver – à la paix perpétuelle.

Kant est l'un des premiers auteurs à la théoriser. Le point de départ est un prétendu état de nature,

pensé de façon traditionnelle, dans lequel « l'homme est un loup pour l'homme »

« L'état de paix n'est pas un état de nature, lequel est au contraire un état de guerre, c'est pourquoi il faut que l'état de paix soit institué »

Pour Kant, si les Etats se sont donné des lois qui instaurent la paix à l'intérieur de leurs frontières, les relations entre eux ne sont que des rapports de force

« [...] la raison moralement pratique énonce en nous son veto irrésistible : il ne doit y avoir aucune guerre ; ni celle entre toi et moi dans l'état de nature, ni celle entre nous en tant qu'États, qui, bien qu'ils se trouvent intérieurement en état légal, sont cependant extérieurement (dans leur rapport réciproque) dans un état dépourvu de lois — car ce n'est pas ainsi que chacun doit rechercher son droit. »

Il faut donc les convaincre que la raison et la morale leur commandent d'instaurer dans leur propre intérêt des règles conduisant à la paix entre eux, une « paix perpétuelle »

« Aussi la question n'est plus de savoir si la paix perpétuelle est quelque chose de réel ou si ce n'est qu'une chimère et si nous ne nous trompons pas dans notre jugement théorique, quand nous admettons le premier cas, mais nous devons agir comme si la chose qui peut-être ne sera pas devait être »

Comment procéder, Kant l'indique :

« Nous devons agir comme si la chose qui peut-être ne sera pas devait être, et en vue de sa fondation établir la constitution (peut-être le républicanisme de tous les États ensemble et en particulier) qui nous semble le plus capable d'y mener et de mettre fin à la conduite de la guerre dépourvue de salut, vers laquelle tous les États sans exception ont jusqu'à maintenant dirigé leurs préparatifs intérieurs, comme vers leur fin suprême. **Et si notre fin en ce qui concerne sa réalisation, demeure toujours un vœu pieux, nous ne nous trompons certainement pas en admettant la maxime d'y travailler sans relâche, puisqu'elle est un devoir** »

La première étape : établir une constitution – sans doute républicaine – qui surtout devrait « mettre fin à la conduite de la guerre dépourvue de salut » Un flou sur ce qui pousse ou non les Etats à la guerre. Un flou qui pourrait par exemple signifier que les ambitions des monarques sont les causes des guerres ? C'en était en effet, à l'époque de Kant, une cause apparente.

Mais si les Etats demeurent la forme supérieure d'organisation sociale, il ne fallait pas oublier l'individu en tant que tel. Kant décrète un droit

cosmopolitique limité aux conditions de l'hospitalité universelle

Pourquoi s'intéresser à ce texte de Kant ? D'abord parce qu'on pourrait dire que les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en sont restés d'une façon générale à des conceptions semblables. Il suffit de lire les discours tenus dans les congrès internationaux pour la paix, avec la participation de chefs des plus grands Etats, présidents et monarques, et qui ont eu lieu au moment même où ces mêmes politiques s'opposaient en s'emparaient d'empires coloniaux. La Société des Nations n'a guère été qu'une coquille vide d'efficacité. Et le droit cosmopolitique s'est matérialisé à peu près seulement dans le passeport Nansen.

Ensuite parce que pour la première fois une autre conception apparaît, minoritaire, donc non mise en application – mais qui a le mérite d'ouvrir sur d'autres perspectives.

Les historiens de la Révolution française, tous royalistes sous la Restauration, avaient mis en lumière que l'histoire de la France avait consisté en une lutte de deux classes, - à savoir, selon eux -, l'aristocratie, les descendants des Francs, peuple germanique qui avait conquis la Gaule, et le Tiers état, descendant des Gaulois vaincus. Avec la Révolution bourgeoise, ces derniers avaient fini par vaincre, et la lutte des classes n'avait plus lieu d'être. La Révolution de 1830, les révoltes des canuts en France, des tisserands en Silésie, des luddites puis des chartistes en Angleterre leur ont infligé un terrible démenti : une nouvelle classe, le prolétariat, était apparue, et menaçait la bourgeoisie au pouvoir. Cette nouvelle classe\* devait comme les autres trouver ses théoriciens et qui innoveraient dans l'analyse des temps nouveaux. Marx et Engels ont réalisé cette analyse.

[\*Il n'est pas inutile de rappeler que pour Marx et Engels, le prolétaire se définit par sa condition de salarié – et non pas comme travailleur manuel, ce que souvent il n'est pas].

Ce qui nous intéresse ici, c'est leur apport dans l'analyse des relations entre guerre et paix.

Pour Marx, les guerres, aux motifs profonds économiques sous leur forme politique, de dynastiques autrefois sont devenues guerres entre Etats capitalistes pour le partage des marchés. Un peu comme si la guerre était la poursuite de la concurrence par d'autres moyens :

« [...] Les colonies commencèrent à devenir de gros consommateurs ; Au prix de longs combats, les différentes nations se partagerent le marché mondial qui s'ouvrait [...] En

dernière instance, ce furent les guerres (et surtout les guerres maritimes) qui servirent à mener la lutte de la concurrence et décidèrent de son issue [...] »

(K. Marx, F. Engels, *L'idéologie allemande*, [trad. Badia], p.56)

Ce sont des guerres entre bourgeoisies des différents pays. Il en découle que le prolétariat non seulement n'y est pas intéressé, mais aussi qu'il a tout à y perdre. Les premières formulations, celles du *Manifeste du parti communiste*, sont de l'ordre théorique le plus général :

« On a reproché en outre aux communistes de vouloir abolir la patrie, la nationalité.

Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur prendre ce qu'ils n'ont pas. Comme le prolétariat doit d'abord conquérir la domination politique, s'ériger en classe dirigeante de la nation, se constituer lui-même en nation, il est encore par-là national, bien que nullement au sens où l'entend la bourgeoisie. »

(K. Marx, F. Engels, *Manifeste du parti communiste*)

On note la contradiction apparente : les ouvriers n'ont pas de patrie – leur première tâche « s'ériger en classe dirigeante de la nation » signifie qu'ils doivent d'abord conquérir la leur

Ce qui explique que Marx et Engels aient pris position en faveur de la Prusse, attaquée par Napoléon III, puis, après la défaite de ce dernier et la proclamation de la République en France, pris position pour celle -ci, puisque la guerre était devenue une guerre de conquête pour la Prusse.

Les choses vont vite. Les Etats européens entament leur course aux armements dès les années 1880. Engels dénonce de façon prémonitoire ce que serait – ce qu'allait être en effet - une nouvelle guerre en Europe et ses conséquences pour le mouvement ouvrier, et, au-delà, pour toute la civilisation européenne sont dénoncées

« Je tiendrais une guerre européenne pour un malheur ; ce serait cette fois terriblement sérieux ; le chauvinisme serait déchaîné pour des années, car chaque peuple lutterait pour son existence. Tout le travail des révolutionnaires en Russie, qui sont à la veille d'une victoire, serait rendu vain, anéanti, notre parti en Allemagne serait, dans l'immédiat, submergé par le flot du chauvinisme et détruit ; il en serait de même pour la France »

(F. Engels, *Lettre à Babel*, 22 décembre 1882, cité *Dictionnaire critique du marxisme*, p.520)

« Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage »

Jean Jaurès s'inscrit tout naturellement dans la même analyse et poursuit la même dénonciation. Sa

célèbre formulation, il la répète de 1895 à 1914, avec, on va le voir, une importante modification. -- En 1895, il semble croire en la bonne foi des gouvernants qui disent tous vouloir la paix :

« [...] tandis que tous les peuples et tous les gouvernements veulent la paix, malgré tous les congrès de la philanthropie internationale, la guerre peut naître toujours d'un hasard toujours possible [...]. Toujours votre société violente et chaotique, même quand elle veut la paix, même quand elle est à l'état d'apparent repos, porte en elle la guerre, comme une nuée dormante porte l'orage. (Très bien ! très bien ! à l'extrême gauche.)

Messieurs, il n'y a qu'un moyen d'abolir la guerre entre les peuples, c'est abolir la guerre économique, le désordre de la société présente, c'est de substituer à la lutte universelle pour la vie — qui aboutit à la lutte universelle sur les champs de bataille — un régime de concorde sociale et d'unité.

Et voilà pourquoi si vous regardez non aux intentions qui sont toujours vaines, mais à l'efficacité des principes et à la réalité des conséquences, logiquement, profondément, le Parti socialiste est, dans le monde, aujourd'hui, le seul parti de la paix. »

(Jean Jaurès, *Discours*, Chambre des communes, mars 1895)

- En 1914, il n'a plus cette illusion. Les gouvernements ont tous voulu la guerre qui s'annonce. Mais il croit encore que les dirigeants socialistes de la Deuxième internationale et des syndicats auront le courage de tenir leurs promesses (Congrès de Bâle) et déclencher la grève générale pour l'empêcher :

« La politique coloniale de la France, la politique sournoise de la Russie et la volonté brutale de l'Autriche ont contribué à créer l'état de choses horrible où nous sommes. L'Europe se débat comme dans un cauchemar.

Eh bien ! citoyens, dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes de ce que sera demain, je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore malgré tout qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute, les gouvernements se ressaisiront et que nous n'aurons pas à frémir d'horreur à la pensée du cataclysme qu'entraînerait aujourd'hui pour les hommes une guerre européenne.

Vous avez vu la guerre des Balkans ; une armée presque entière a succombé soit sur le champ de bataille, soit dans les lits d'hôpitaux, une armée est partie à un chiffre de trois cent mille hommes, elle laisse dans la terre des champs de bataille, dans les fossés des chemins ou dans les lits d'hôpitaux infectés par

le typhus cent mille hommes sur trois cent mille.

Songez à ce que serait le désastre pour l'Europe : ce ne serait plus, comme dans les Balkans, une armée de trois cent mille hommes, mais quatre, cinq et six armées de deux millions d'hommes. Quel massacre, quelles ruines, quelle barbarie !

Et voilà pourquoi, quand la nuée de l'orage est déjà sur nous, voilà pourquoi je veux espérer encore que le crime ne sera pas consommé. Citoyens, si la tempête éclatait, tous, nous socialistes, nous aurons le souci de nous sauver le plus tôt possible du crime que les dirigeants auront commis et en attendant, s'il nous reste quelque chose, s'il nous reste quelques heures, nous redoublerons d'efforts pour prévenir la catastrophe. Déjà, dans le *Vorwaerts*, nos camarades socialistes d'Allemagne s'élèvent avec indignation contre la note de l'Autriche et je crois que notre bureau socialiste international est convoqué.

Quoi qu'il en soit, citoyens, et je dis ces choses avec une sorte de désespoir, il n'y a plus, au moment où nous sommes menacés de meurtre et, de sauvagerie, qu'une chance pour le maintien de la paix et le salut de la civilisation, c'est que le prolétariat rassemble toutes ses forces qui comptent un grand nombre de frères, Français, Anglais, Allemands, Italiens, Russes et que nous demandions à ces milliers d'hommes de s'unir pour que le battement unanime de leurs cœurs écarte l'horrible cauchemar.

J'aurais honte de moi-même, citoyens, s'il y avait parmi vous un seul qui puisse croire que je cherche à tourner au profit d'une victoire électorale, si précieuse qu'elle puisse être, le drame des événements.

Mais j'ai le droit de vous dire que c'est notre devoir à nous, à vous tous, de ne pas négliger une seule occasion de montrer que vous êtes avec ce parti socialiste international qui représente à cette heure, sous l'orage, la seule promesse d'une possibilité de paix ou d'un rétablissement de la paix. »

(Jean Jaurès, *Discours*, Vaise, 25 juillet 1914)

Un seul dirigeant d'un grand parti a osé appeler à « transformer la guerre impérialiste en révolution socialiste — et à reconnaître l'importance du sentiment national dans ce cadre :

« Marx mettait au premier plan, en considérant par-dessus tout les intérêts de la lutte de classe du prolétariat des pays avancés, le principe fondamental de l'internationalisme et du socialisme : un peuple qui en opprime d'autres ne saurait être libre. »

(Lénine – *La révolution socialiste et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*)

L'histoire a montré combien est large le fossé entre la pensée théorique et la mise en œuvre de ses leçons.

La charte de l'Union européenne met au rang de premier de ses principes « la concurrence libre et non faussée »

La course aux armements est à nouveau enclenchée. Les nationalismes sont exacerbés par nombre de gouvernements, et par ceux qu'on appelle pudiquement « les populistes » à l'extrême droite –

mais ce sont les gouvernants centristes et de droite habituels qui votent les budgets de guerre correspondants.

La lettre d'Engels de 1882 citée plus haut retrouve aujourd'hui une terrible actualité.

Avec comme perspective de l'emploi des armes atomiques.

## **Bibliographie**

La médiathèque Georges Wolinski de Noisy-le-Grand nous communique une liste d'ouvrages disponibles en prêt pour préparer le débat :  
Sélection indisponible ce mois-ci

---

**Eugène Calschi**

**Chelles, 26 juin 2019**

### **Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?**

Le rapport à autrui est depuis près de deux siècles un thème philosophique majeur. A l'époque de la féodalité, dans le système de liens interpersonnels qui la caractérisait, il n'y avait pas lieu de s'interroger. Ce rapport était clair – depuis le serf ou même le paysan libre, membre d'un côté d'une petite communauté familiale, villageoise, et de l'autre soumis à son seigneur, celui-ci étant le vassal d'un autre au-dessus de lui, son suzerain, dans une pyramide allant jusqu'au roi – ou, si l'on veut, à Dieu. Ce n'est en effet que dans l'autre monde que l'égalité pouvait se penser.

Ce système s'écroule au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'individu devient autonome, il va revendiquer les droits de l'homme et du citoyen. Les liens de dépendance ne sont plus politiques, ils sont économiques. Le salarié, dépourvu de moyens de gagner sa vie, aliène sa liberté dans un emploi, le capitaliste a besoin de travailleurs. En même temps, tous entrent en concurrence. La course au profit impose donc ses exigences au second – c'est là aussi une forme d'aliénation – peut-être faudrait-il dire de façon plus exacte : c'est l'autre volet de l'aliénation -, au détriment du premier, et, comme tout un chacun peut le constater aujourd'hui, au détriment de l'ensemble des catégories sociales intermédiaires.

Dans un tel contexte social, et comme le dit l'article 1<sup>er</sup> de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, l'égalité n'est pensable qu'« en droit ». Le progrès sur ce point tend à s'annuler aussitôt qu'il apparaît. Avec la concentration qui alors commence de la propriété privée des moyens de production, c'est l'inégalité qui se développe. Elle est aujourd'hui monstrueuse.

L'idéologie aux temps de la féodalité prônait une certaine forme de solidarité, laquelle s'exprimait sous des formes religieuses :

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même »

(*Lévitique*, 19, 18)

Avec le capitalisme, l'individualisme s'impose. Le libéralisme développe ses deux faces contradictoires. Toute l'histoire ultérieure de la pensée dominante sera l'histoire de cette contradiction.

Ainsi, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, John Locke prône la liberté individuelle et défend l'esclavage dans la même décennie où Hobbes écrit « L'homme est un loup pour l'homme ».

C'est une citation d'une comédie de Plaute, auteur latin du II<sup>e</sup> siècle. Chez lui, c'était à la fois la leçon d'une pièce de théâtre (*La comédie des ânes*), donc d'une histoire singulière, et une généralisation à l'ensemble de la société, mais relative, puisqu'elle ne vaut que pour un type de cas plus ou moins semblables, ceux que considère Plaute.

Il en va autrement chez Hobbes :

« L'homme est un loup pour l'homme [...] parce que l'état de l'homme [...] est un état de guerre de chacun contre chacun, situation où chacun est gouverné par sa propre raison, [...] dans cet état, tous les hommes ont

un droit sur toutes choses, et même les uns sur le corps des autres. [...] En conséquence c'est un précepte, une règle générale, de la raison, que tout homme doit s'efforcer à la paix aussi longtemps qu'il y a un espoir de l'obtenir ; et quand il ne peut pas l'obtenir, qu'il lui est loisible de rechercher et d'utiliser tous les secours et tous les avantages de la guerre. [...] »

Kant résume et va plus loin dans l'analyse :

« L'homme se taille un rang parmi ses compagnons qu'il supporte peu volontiers, mais dont il ne peut pourtant pas se passer »

(Kant, *Idée d'une histoire universelle du point de vue philosophique*, p. 193)

Pour faire bref : le rapport à l'autre est toujours une difficulté pour la pensée dominante de notre temps. Le système social qui prône la liberté de l'individu, ce système social en réalité l'asservit. Rousseau l'avait dit dans le langage de son temps, qui ne concevait une démocratie que sous la forme d'une république de citoyens moralement vertueux :

« Je ne vois point de milieu supportable entre la plus austère démocratie et le hobbisme le plus parfait »

(Rousseau, *Lettre au marquis de Mirabeau*, dans *Œuvres philosophiques*, t. III, p. 343)

Sartre reconnaissait la difficulté. Mais il avait réduit la dialectique hégélienne, instrument d'analyse du réel, à un psychologisme superficiel :

« L'intuition géniale de Hegel est ici de me faire dépendre de l'autre *en mon être*. Je suis, dit-il, un être pour soi qui n'est pour soi que par un autre. C'est dans mon cœur que l'autre me pénètre »

(J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, 276)

Ce qu'il avait reconnu vers la fin de sa vie :

« J'ai laissé chaque individu trop indépendant dans ma théorie de *L'Être et le Néant*. Je considérais que chaque conscience était relativement indépendante de l'autre. Je n'avais pas déterminé ce que j'essaie de déterminer aujourd'hui : la dépendance de chaque individu par rapport à l'autre »

(J.-P. Sartre et B. Lévy, *L'espoir maintenant, Les entretiens de 1980*, p. 40)

On en arrive aujourd'hui à l'irrationalisme avoué. Derrida en exprime une des formes :

« La venue de l'autre ne peut survenir comme événement singulier que là où aucune anticipation ne *voit venir* - là où l'autre et la mort - et le mal radical - peuvent surprendre à tout instant. Possibilités qui à la fois ouvrent et peuvent toujours interroger le cours de l'histoire, ou du moins le cours ordinaire de l'histoire »

(Derrida, *Foi et raison*, p. 60)

L'idéalisme absolu absolutise, pourrait-on dire, mais surtout en montre ouvertement la conception de base : Le Moi est à l'origine de tout ce qui est - y compris donc de l'autre :

« Pour Fichte, [...] l'affirmation d'une existence quelle qu'elle soit est 'celle d'un objet de la pensée ; et cette pensée est la mienne' [...] »

(Lalande, *Vocabulaire philosophique*, article « Moi »).

La leçon la plus élémentaire d'Aristote - que l'homme est un animal social - est délibérément ignorée.

Les enseignements des sciences cognitives le sont aussi. L'évolution nous a appris - même si nous en sommes inconscients - combien nous dépendons des autres.

Ainsi par exemple de la théorie de l'esprit. Selon celle-ci, nous sommes capables de nous représenter ce que pensent nos congénères, et d'adapter nos comportements en conséquence. On a montré que cette capacité existe également chez certaines espèces animales, et qu'elle repose sur une base biologique :

« Des neurones miroirs viennent d'être découverts chez l'homme. Identifiés il y a une quinzaine d'années chez le macaque, ces neurones miroirs expliqueraient notre aptitude à nous mettre à la place d'autrui : ils s'activent aussi bien quand on accomplit un geste que quand on voit quelqu'un l'effectuer »

(*La recherche*, n°442, juin 2010, p. 24)

La théorie de l'esprit n'apparaîtrait-elle pas ainsi comme l'une des voies de l'évolution qui ont mené à l'apparition d'animaux sociaux ?

La vie en communauté développe *à la fois* la solidarité, une intégration au groupe, les formes de ces constructions sociales, et la conscience de soi, l'individualisation. La société réelle est le développement de ces contradictions.

Le développement de l'enfant en est une illustration :

« La conscience de soi n'est pas essentielle et primitive [...] Elle est un produit déjà très différencié de l'activité psychique. C'est seulement à partir de trois ans que l'enfant commence à se conduire et à se connaître en sujet distinct d'autrui. Et pour qu'il arrive à s'analyser, à chercher les formules à l'aide desquelles

il tentera d'exprimer son identité subjective, il lui faut subir l'évolution qui le mène jusqu'à l'adolescence ou à l'âge adulte, et dont les degrés et les formes varient d'une époque à l'autre »

(H. Wallon, *Les origines du caractère chez l'enfant*)

Marx ne pouvait éviter de noter cette origine de la conscience, dans une marge du *Capital* :

« Comme il ne vient pas au monde muni d'un miroir ni de la formule du Moi fichtéen, l'homme se regarde d'abord dans le miroir d'un autre homme. C'est seulement par sa relation à l'homme Paul son semblable, que l'homme Pierre se réfère à lui-même en tant qu'homme. Mais ce faisant, le Paul en question, avec toute sa corporéité paulinienne en chair et en os, est également reconnu par lui comme forme phénoménale du genre humain »

(Karl Marx, *Le Capital*, livre 1<sup>er</sup>, trad. J.-P. Lefebvre, Editions sociales, p. 56)

Rimbaud, on le sait, avait dit :

« Je est un autre »

C'est dire que les rapports avec l'autre font plus encore que « m'apprendre mon moi ». C'est dire que grâce à lui je suis moi-même l'autre de moi-même, et sans lui, je ne suis pas.

Peut-être pouvons-nous trouver une même prise de conscience chez Ricœur

« Le soi est toujours réfléchi, il se situe toujours au second degré, le premier degré étant précisément le passage par le dehors »

(Ricœur, *interview*, dans *Philosophies et pensées de notre temps*, p. 135)

Ou dit de façon autre, on pourrait dire comment une réalité sociologique s'exprime en langage philosophique :

« Feuerbach résorbe l'essence religieuse en l'essence *humaine*. Mais l'essence humaine n'est pas quelque chose d'abstrait qui réside dans l'individu unique. Dans sa réalité effective, c'est l'ensemble des rapports sociaux.

Feuerbach, qui ne parvient pas jusqu'à la critique de cette essence effective, est en conséquence obligé de faire abstraction du cours de l'histoire et de figer le sentiment religieux en soi-même et de supposer un individu humain abstrait – isolé.

L'essence ne peut en conséquence être saisie que comme 'genre', comme généralité intérieure, muette, posant un lien naturel entre la multiplicité des individus »

(Traduction de P. Macherey, *Marx 1845, Les « thèses » sur Feuerbach*, p. 137-138)

# Le Divan Littéraire

---

On y parle d'un livre sélectionné à l'avance et lu par les participants. Les débats littéraires ont lieu le lundi soir, à 19h00 au 93, rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand. T : 06 16 09 72 41

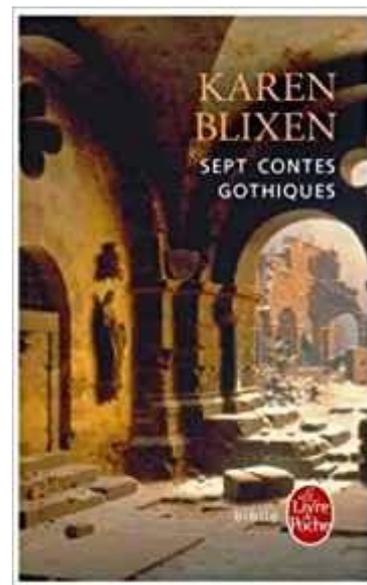
Inscription, gratuite, souhaitée

**Présentation des prochains débats :**

24 juin 2019

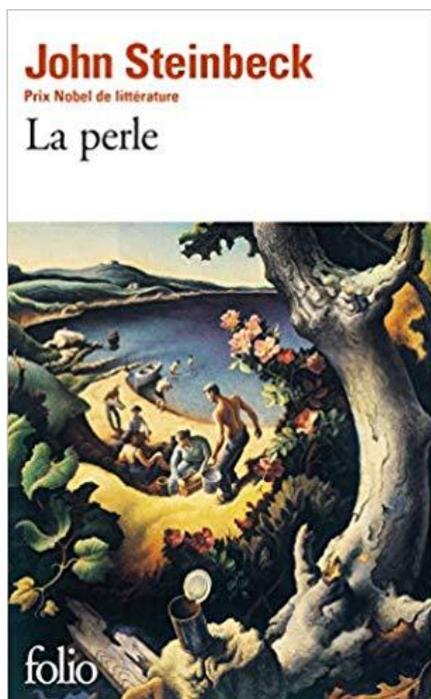
## *Sept contes gothiques, de Karen Blixen*

Karen Blixen (1885-1962) n'est pas seulement l'auteur admirable de *La Ferme africaine* que popularisa le cinéaste Sydney Pollack avec *Out of Africa*. Elle écrivit aussi les *Sept Contes gothiques* qui, en évoquant un XIXe siècle romantique, renoua avec l'esprit du Moyen-Age, ce que l'on appelait le style « troubadour »... Et voici des jeunes filles déguisées en cavaliers, des sœurs qui s'entretiennent avec le fantôme de leur frère, des vrais et faux cardinaux, des seigneurs qui poursuivent leurs bien-aimées au galop de leurs chevaux, des auberges où de vieux princes boivent des vins aromatiques tout en philosophant avant de se battre en duel avec leur meilleur ami... Ces personnages, Danois comme la grande romancière, voyagent, jonglent avec les paradoxes, discutent d'astronomie, de métaphysique ou d'amour et se précipitent à la poursuite du bonheur, en des pages où se conjuguent poésie, humour, folie, verve et émotion. « J'ai lu les *Sept Contes gothiques*. Ils sont étincelants, ciselés avec précision, et chacun fait penser à une oeuvre d'art parfaitement préméditée... Si je voulais m'arracher à ma propre vie, je me plongerais dans les *Sept Contes gothiques*. » Carson McCullers

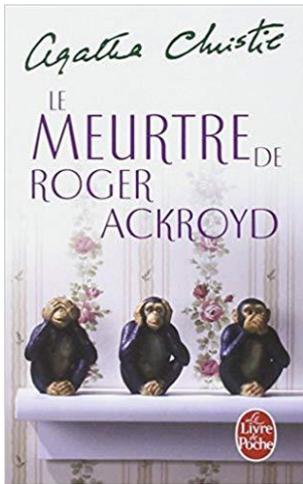


Lundi 29 juillet

## *La perle, de John Steinbeck , 128 pp.*



«Dans la ville, on raconte l'histoire d'une grosse perle - comment elle fut trouvée, puis perdue à nouveau ; l'histoire de Kino, le pêcheur, de sa femme Juana et de leur bébé Coyotito. Et comme l'histoire a été si souvent racontée, elle est enracinée dans la mémoire de tous. Mais, tels les vieux contes qui demeurent dans le cœur des hommes, on n'y trouve plus que le bon et le mauvais, le noir et le blanc, la grâce et le maléfice - sans aucune nuance intermédiaire.»

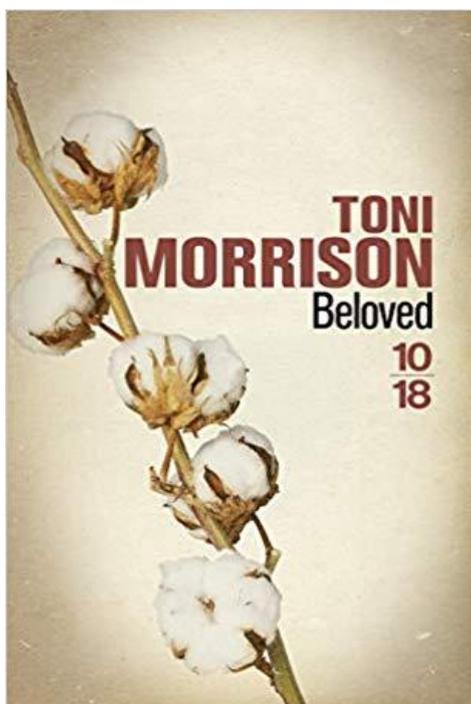
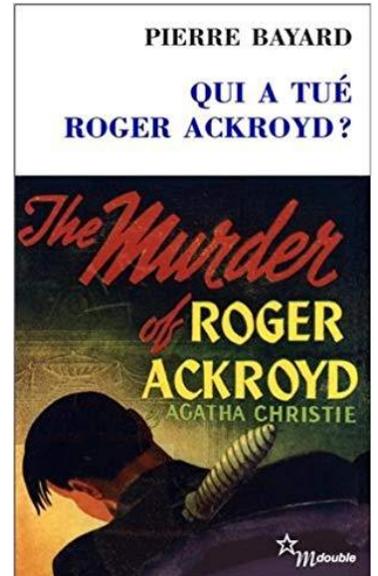


## ***Le meurtre de Roger Ackroyd, d'Agatha Christie***

Une des énigmes les plus surprenantes de la reine des énigmes.... On ne peut rien dire mais vous vous en souviendrez...

### ***et Quia tué Roger Ackroyd, de Pierre Bayard***

Comment se fier à un texte où les contradictions abondent ? Et qui peut dire qu'Hercule Poirot, dans son euphorie interprétative, ne s'est pas lourdement trompé, laissant le coupable impuni ? Roman policier sur un roman policier, cet essai, tout en reprenant minutieusement l'enquête et en démasquant le véritable assassin, s'inspire de l'oeuvre d'Agatha Christie pour réfléchir sur ce qui constitue la limite et le risque de toute lecture : le délire d'interprétation.



## ***Beloved, de Toni Morrison***

Inspiré d'un fait divers survenu en 1856, *Beloved* exhume l'horreur et la folie d'un passé douloureux. Ancienne esclave, Sethe a tué l'enfant qu'elle chérissait au nom de l'amour et de la liberté, pour qu'elle échappe à un destin de servitude. Quelques années plus tard, le fantôme de *Beloved*, la petite fille disparue, revient douloureusement hanter sa mère coupable.

**Loin de tous les clichés, Toni Morrison ranime la mémoire et transcende la douleur des opprimés. Prix Pulitzer en 1988, *Beloved* est un grand roman violent et bouleversant.**

Avertissement,

Par principe, tous nos débats et conférences sont à entrée libre

Mais si vous voulez encourager, et même participer à l'organisation de ces réunions, nous vous recommandons d'adhérer à l'association Agoraphilo.

Les cotisations permettent d'assurer la pérennité de l'activité.

---

**BULLETIN D'ADHÉSION 2018-2019**  
**AGORAPHILO**



NOM :

Prénoms :

Adresse email :

Téléphone :

Signature :

*Association déclarée loi de 1901*

Cotisation versée :

(Pour l'année : Membre adhérent : € 16. Etudiants, chômeurs,... : € 8)

---

*Siège social : 93 rue Rouget de Lisle 93160 Noisy-le-Grand Tél. : 06 16 09 72 41*

*Notre site : [www.agoraphilo.com](http://www.agoraphilo.com)*

---